

Le Théâtre et la Musique à l'Exposition

THÉÂTRE

Comédie des Champs-Élysées. — *Les Invités*, opéra en un acte de Jean-Victor PELLERIN; musique de TIBOR-HARSANYI.

Ces invités n'étaient pas des inconnus pour nous : nous les avons déjà vus au théâtre, mais sans musique. Nous avons déjà pu pénétrer dans l'intimité de ce mari et de cette femme qui, vivant côte à côte, sont pourtant séparés par un abîme affreux et magnifique, ridicule et sublime... le rêve!

L'homme pense à son bien-être, aux affaires, à ses maux de dents, aux jambes de la bonne... La femme pense à l'enfant qu'elle eût aimé, au chapeau dont elle a envie, à un jeune boxeur voluptueusement beau. Et c'est cela qui forme la vie seconde d'un ménage pareil à beaucoup d'autres...

Sur ce thème, si étrange à force de franchise inhabituelle et de lancinante vérité, M. Tibor-Harsanyi a composé une partition très intéressante. Il a bien compris que les paroles des protagonistes avaient moins d'importance que leurs chimères; aussi, ce qu'il a illustré avant tout, c'est cet arrière-plan psychologique voulu par l'auteur, ce drame intérieur (drame à la fois réaliste et poétique) qui est, à un degré plus ou moins intense, le drame de chacun de nous. Il a donc imaginé un fond sonore dont la couleur générale n'exclut pas la richesse et subordonné ses moyens d'expression à la tonalité générale de son opéra. Il a créé l'atmosphère dont il a enveloppé le public par des moyens purement instrumentaux, et ajouté ensuite la ligne de chant ou les ensembles vocaux. Jamais il n'asservit son orchestre aux voix, qui ne sont là, en quelque sorte, que pour donner des explications. Sa musique s'écoule au fil du rêve, en reflétant, avec beaucoup de limpidité, les sentiments si pâles et cependant si douloureux, qui divisent le couple. Le choix des timbres a retenu très heureusement son attention, comme le choix des éclairages fait l'objet tout particulier des soins du metteur en scène ou du peintre.

M. Baty, maître des ombres et des lumières, a réglé, avec son minutieux génie, tous les détails de cette pièce de rêve et fait surgir, dans une pénombre hallucinante, les pauvres fantômes qui hantent les vivants.

M^{me} Marthe Bréga (Madame), M. Robert Laurence (Monsieur), M^{me} Rosine Schor, M. Gaston Rey, M. René Talba ont chanté avec beaucoup d'habileté vocale leurs rôles difficiles. Ils méritent les applaudissements chaleureux que le public ne leur ménage pas. Signalons, également, la charmante apparition du petit Casella (l'enfant).

Félicitations à M. Manuel Rosenthal, qui dirige l'orchestre, et dont l'opéra bouffe *la Poule noire* termine fort agréablement le spectacle.

Marcel BELVIANES.

Rappelons que *Les Invités* constituent le seul élément nouveau du deuxième spectacle de la « Saison » d'opéras-bouffes de l'Exposition, et que *Le Menestrel* a rendu compte du premier de ces spectacles dans son numéro du 11 juin.

CONCERTS

Orchestre Philharmonique de Vienne (28 et 29 juin). — Ce sont deux soirées proprement triomphales que viennent de connaître à Paris Bruno Walter et sa glorieuse compagnie symphonique. De cette compagnie, les mérites sont trop justement cotés pour qu'il soit nécessaire de longuement s'étendre à leur endroit. Bornons-nous à dire — ce n'est qu'une opinion et je ne suis pas sûr que ce soit celle de tous — que les Viennois se signalent à notre admiration moins par la valeur individuelle des pupitres que par une cohésion, une ardeur, une foi, un entraînement qui, eux, sont en tous points remarquables. C'est grâce à une étude minutieuse, dévote, enthousiaste, que telles œuvres que nous pensions bien connaître nous apparaissent dans toute la pureté d'une jeunesse à laquelle nous pensions ne plus croire.

N'est-ce pas le cas, par exemple, de cette *Symphonie* n^o 13 en ré majeur de Joseph Haydn — une des six « Parisiennes » — dont nous savions certes toute la grâce de forme et l'abondance d'invention, mais qui, peut-être, ne nous semblait plus tout ce vaste monde de musique aux vivaces et surprenantes floraisons? N'est-ce pas plus encore le cas de cette *Symphonie* en ut majeur de Franz Schubert? On la répute souvent pleine de choses, mais d'une lassante prolixité en ses nombreuses redites. Avec elle, Bruno Walter a manifesté la plénitude de sa maîtrise. Longue et surabondante, cette symphonie? Allons donc. Nous nous étions mépris. Voici que pas une seconde notre attention ne se relâche, pas une seconde notre intérêt ne faiblit. Une certaine mollesse de contours, une certaine indécision de la pensée et du développement ont disparu. Un drame sobre, dense, ferme en ses phases diversifiées et nombreuses se déroule devant nous : celui de la romantique et tendre âme de l'Autriche et de Vienne, que meut le branle passionné et caressant de la valse. Sans doute est-ce par l'effet d'une inconsciente harmonie que, aussitôt après, Bruno Walter exécuta, en *bis* et en la magnifiant jusqu'à l'incroyable, la grande *Valse* de Strauss.

La seconde journée était dédiée à des œuvres chorales, avec l'excellente phalange de l'Opéra de Vienne, qui nous fait cruellement sentir par une incoercible comparaison tout ce qui manque à notre Opéra de Paris. La beauté des timbres, la discipline et l'homogénéité de cette masse chorale harmonieuse se manifestèrent dans le *Stabat Mater* (huit voix *a capella*) de Palestrina. Sauf au Vatican, il ne me souvient pas de l'avoir pareillement entendu.

Quelques imperfections de détail — qui ont semblé rendre Bruno Walter nerveux — ne m'ont pas empêché, je l'avoue, de ressentir toute la michelangelesque grandeur du *Requiem* de Mozart. L'élan conféré par l'Adagio et le Kyrie introductifs est tel que l'œuvre tout entière en est portée à des hauteurs énoncées jusque dans ses parties où la main de Mozart, après s'être faite de plus en plus incertaine, est devenue complètement absente. Bruno Walter, en une décision qui a laissé l'auditoire perplexe, a suspendu l'exécution entre ces dernières parties et le reste.

Le *Te Deum* d'Anton Brückner est une œuvre peu connue du public français. Elle est dédiée « au Bon Dieu ». Je crois que cette dédicace, d'une familiarité inhabituelle, exprime bien l'esprit de ce monument sonore, soulevé d'une foi profonde et comme ingénue, empli de volées de cloches douloureuses et triomphales. La grande manière lyrique des pays de langue allemande s'y décèle en toute sa pureté native. On ne résiste pas, on se laisse emporter et convaincre par cette torrentielle et pathétique bonne foi.

Pour le *Requiem* comme pour le *Te Deum*, Bruno Walter disposait d'un quatuor vocal de tout premier ordre en les personnes de M^{mes} Elisabeth Schumann, Enid Svantho, MM. Anton Dermota et Alexandre Kipnis. A Elisabeth Schumann nous devons aussi une interprétation, d'une musicalité profonde, de l'*Exultate et Jubilate* de Mozart.

Roger VINTEUIL.